

**MÉMOIRES**  
DU  
**COMTE NARCIS OLIZAR,**  
SÉNATEUR POLONAIS.

---

PREMIÈRE PARTIE:  
MA PRISON CHEZ LES RUSSES ET MA FUITE.  
DEUXIÈME PARTIE:  
NOTICE SUR L'INSURRECTION DE LA VOLHYNIE.

---

LEIPZIG, 1845.  
LÉOPOLD MICHELSEN.  
PARIS, JULES RENOUARD ET COMP.  
Rue de Tournon, 6.

## MA PRISON CHEZ LES RUSSES ET MA FUTE.

### I.

Départ de Plock. — Rencontre des Circassiens à Rypin. — L'officier Rozswietajew. — Saisie de papiers. — Trahison. — Voyage de Rypin au camp russe. — Séjour dans le camp. — Départ du camp pour Varsovie.

La Pologne était déjà inondée de troupes russes, lorsque la diète ouvrit sa dernière séance à Plock. On croyait ne pouvoir plus songer à prolonger la guerre. Cependant la diète ne désespéra pas de la Pologne. Son premier devoir était de se conserver pour les chances de l'avenir, d'emporter à l'étranger la Majesté nationale et de veiller sur les destinées d'un pays qui libre, les avait confiées à son patriotisme.

On avait raisonnablement l'espoir qu'un jour viendrait, où les nations rougiraient d'avoir abandonné leur avant-garde du Nord, où la politique trompée dans ses calculs se repentirait d'avoir immolé la Pologne plutôt au désir qu'à l'espoir de gagner l'amitié du czar et qu'alors la diète ayant conservé intacte l'essence et la dignité de son caractère, pourrait agir et parler au nom de la nation polonaise avec la conviction de la

servir utilement avec la certitude de son approbation et de son obéissance. Elle résolut donc de se transporter à l'étranger et décréta que 33 membres seraient suffisans pour agir légalement.

Nous étant donné rendez-vous à Cracovie, nous nous séparâmes dans l'espérance de nous revoir bientôt et chacun de nous pensa au moyen de faire ce voyage. Les uns partirent isolément, d'autres réunis, le reste suivit l'armée qui se retirait en Prusse. Quant à moi, je partis de Plock le 23 septembre 1831 vers deux heures de l'après-midi avec M. Vincent Niemojowski, (ministre de l'intérieur et depuis Vice-président du gouvernement national,) qui m'avait offert une place dans sa voiture. Mon domestique était parti quelques heures auparavant avec mes chevaux de selle et mes effets; j'ignore encore ce qu'il est devenu.

Je me trouvais encore bien faible après une maladie grave de trois ans, lorsque éclata notre révolution. Les travaux et les inquiétudes pendant la guerre retardèrent mon parfait rétablissement et lorsque nos désastres m'obligèrent à quitter mon malheureux pays, des peines morales bien cruelles vinrent se joindre à mes souffrances physiques. Quel sort attendait ma patrie, ma famille! Ma patrie, pour laquelle j'avais tout sacrifié! Ma famille si aimante et si aimée, si heureuse, avant que j'eus compromis pour la cause de la patrie, sa fortune et sa sûreté! Ces pensées me déchiraient le coeur, la fièvre me saisit, j'avais eu besoin d'un peu de repos; mais comme je n'aurais pu différer mon départ, je ne voulais pas me priver de la société de M. Niemojowski et nous partîmes ensemble.

A peine avions-nous fait un mille que je me sentais faillir, que mon sommeil devint un rêve de fièvre. J'eus des songes désespérants et des pressentimens qui malheureusement se réalisèrent bientôt. Je voyais les Cosaques, je me battais avec eux, je me trouvais entre leurs mains; enfin j'étais si agité que M. Niemojowski m'éveilla et me conseilla de nous arrêter au relais où nous venions d'arriver. Un postillon qui revenait par la route que nous devons suivre, nous assura qu'il n'y avait pas des Russes de ce côté; j'acceptais donc la proposition de M. Niemojowski et nous passâmes la nuit dans la maison du maître de poste. Ce fut ce repos, d'ailleurs si nécessaire à ma santé, qui nous perdit. Je me suis éveillé, il est vrai, un peu moins faible, moins souffrant, mais la route libre la veille, ne l'était plus le lendemain.

Vers midi nous arrivâmes à Rypin, autre relais de poste. Mon compagnon descendit de voiture et au bout de quelques minutes il revint apportant la nouvelle qu'il y avait des Circassiens dans cet endroit. Dans l'état de faiblesse où j'étais, cette nouvelle me fit d'abord peu d'impression; mais bientôt je vis tout le danger de notre position et je voulus m'en assurer; car mon compagnon, qui était un peu sourd, pouvait avoir mal entendu ce qu'on lui avait dit. Je descendis aussi de la voiture pour voir le maître de poste, mais à peine fûmes-nous entrés que nous vîmes trois de ces barbares sortir de derrière la grange, située en face de la maison de poste et se diriger droit à notre voiture. Ils parlèrent d'abord avec vivacité à notre domestique en montrant et touchant nos malles et puis ils entrèrent dans la maison de poste. M. Niemojowski se promenait d'un air pensif, comme quelqu'un que

rien ne doit inquiéter; ma faiblesse m'avait contraint de me jeter sur un sofa, où je paraissais reposer. Notre apparente tranquillité a dû sans doute imposer aux Circassiens, car en entrant, avant de nous demander qui nous étions, ils se découvrirent et nous saluèrent respectueusement. Je me chargeais de répondre, d'autant plus que mon compagnon était sourd et ne comprenait pas un mot de russe. L'impression que notre équipage et notre air de tranquillité avaient faite sur ces hommes, ne m'avait pas échappé. Je voulus en profiter et au lieu de leur répondre, je leur demandais moi-même de quel droit ils venaient questionner des voyageurs qui certainement n'avaient rien à craindre, puisqu'ils voyageaient en poste. Ainsi interpellés en russe, ils dûrent se troubler, car ils se retirèrent encore plus respectueusement qu'ils n'étaient venus, ce qui ne les empêcha pas d'accepter quelques pièces de monnaie que je leur donnais pour boire à notre santé. Dès qu'ils furent sortis, je me rejetais sur le sofa, épuisé de l'effort de cette réponse.

Il paraissait que nous étions sauvés, mais il fallait partir au plus vite. Nous priâmes donc le maître de poste de faire relayer promptement notre voiture. Malheureusement il n'y avait pas de chevaux et même on ne nous en promettait pas avant une heure. Une heure! Que c'était long dans notre position! „En ce cas, dis-je, gardons les chevaux qui nous ont amenés et partons.“ A ces mots je jetais les yeux sur notre voiture. Mais hélas! Elle était dételée et le postillon était déjà parti. Que faire? Le moindre retard pouvait nous perdre. Je priais l'écrivain de la poste de courir après le postillon; il revint un quart d'heure